

► Doublement affectée par le lockdown de novembre

et les attentats de mars, l'économie bruxelloise a plié.

► Mais les mesures de soutien et le retour des clients en ont effacé la plupart des stigmates.

Relativiser l'impact des attentats terroristes est une démarche délicate : c'est l'indicible qui a frappé la capitale le 22 mars 2016. Mais force est de constater que, vus sous le prisme économique, ces attentats n'ont finalement pas durablement affecté les affaires : tant la Belgique que Bruxelles ont retrouvé une activité aussi « normale » que possible.

A Brussels Airport, c'est depuis novembre que ce retour à la normale est acté. Le choc, certes, fut rude : fermé puis fonctionnant à capacité réduite pendant plusieurs semaines, l'aéroport a subi une diminution de 7 % du nombre de voyageurs sur l'année 2016 (21,8 millions contre 23,5 millions l'année précédente), mais le rythme de la croissance pré-attentats, qui aurait dû permettre à l'aéroport d'atteindre les 25 millions de passagers, a repris. Même constat chez Brussels Airlines, où l'année 2016 s'est même traduite par un bénéfice de 12,5 millions d'euros et une croissance de 3 % de la fréquentation, permettant d'enregistrer un nouveau record avec quelque 7,7 millions de clients transportés sur l'année.

A l'échelle belge, la croissance économique a certes « été mise à l'épreuve par les retombées des attentats terroristes en novembre 2015 à Paris et le 22 mars 2016 en Belgique, comme le relève Jan Smets, gouverneur de la Banque

nationale de Belgique (BNB). Le nombre de touristes étrangers a fortement diminué et la consommation des résidents a elle aussi souffert du sentiment d'insécurité au pays. » Mais ici encore, l'impact fut limité : un repli de 0,3 point de pourcentage, à 1,2 % en 2016, dont l'essentiel des causes est cependant à rechercher en dehors des attentats - un environnement économique mondial atone et des incertitudes liées au Brexit et aux élections américaines, essentiellement.

« Globalement, notre économie a bien résisté. Les secteurs qui ont le plus souffert des attentats sont le tourisme, le transport aérien, l'industrie des spectacles et l'hôtellerie », relève le ministre fédéral de l'Économie, Kris Peeters. Durant l'année écoulée, j'ai autorisé un durcissement du chômage temporaire pour les secteurs touchés afin de ne pas les asphyxier. En Flandre et en Wallonie, le chômage temporaire a baissé sur l'ensemble de 2016. A Bruxelles, il a progressé de 12,1 %. Ce chiffre est à mettre en rapport direct avec les attentats. »

Un impact limité

De fait, c'est bel et bien à Bruxelles que la facture fut la plus salée, même si ce fut de manière limitée dans le temps. Selon l'étude commanditée à ce sujet par le ministre bruxellois de l'Économie, Didier Gosuin, dont *Le Soir* a pu prendre connaissance de la dernière actualisation, les attentats ont fait chuter les taux d'occupation dans le secteur de l'hébergement touristique entre septembre 2016. Mais le redressement est en cours : une baisse de 2 % en janvier observée par rapport aux chiffres enregistrés en 2014 et 2015.

Quid du commerce de détail ? Une baisse de 4 % entre les 2 trimestres 2015 et 2016, se résorbant

à un repli de 3 % si on reporte l'observation de trois mois (au 3^e trimestre, donc). Les faillites y seraient même en diminution de 13 % sur les dix premiers mois de 2016 par rapport aux dix premiers mois de 2015. Quant au chiffre d'affaires de la restauration, il se serait en... hausse de 5 % entre les 3^e trimestres 2015 et 2016, mais pareille évolution est peu significative dans la mesure où elle est liée à l'instauration des nouvelles caisses enregistrees visant à diminuer la fraude dans le secteur.

On attend toujours les touristes

Pour le ministre Gosuin, deux facteurs justifient cet impact relativement limité. « D'une part, la bonne tenue de l'économie bruxelloise au sens large, avant les attentats, a contribué à en atténuer les conséquences négatives : le taux de création d'entreprises augmente, le nombre de demandeurs d'emploi diminue, estime-t-il. D'autre part, même si c'est objectivement dédié à évaluer, les mesures de soutien qui ont été prises, tant aux niveaux fédéral que bruxellois, ont aidé nombre d'entreprises à garder la tête hors de l'eau. »

De fait, quelque 16.800 Bruxellois ont bénéficié du chômage temporaire entre le 1^{er} novembre 2015 et le 31 octobre 2016, soit le double de la normale, et un millier de personnes en ont bénéficié pour force majeure en raison de menaces terroristes. Et ce, sans surprise dans les secteurs les plus touchés (tourisme, restauration et, dans une moindre mesure, le commerce de détail). Dans le même temps, le gouvernement bruxellois a mis en place diverses formules de prêts de crise (jusqu'à 250.000 euros pour une PME), ainsi qu'une cellule d'accompagnement dédiée aux entrepreneurs fragilisés, afin de les aider à bénéficier de conseils en matière financière, juridique, administrative ou marketing pour

contenir les conséquences négatives des attentats. Parmi ces entrepreneurs, 43 % émargaient au commerce, 25 % à la restauration et 10 % à l'hébergement. Pour l'essentiel (78 %), il s'agissait de TPE, soit des entreprises employant moins de six salariés.

A l'évidence, aucune de ces mesures n'aient eu d'effet positif si les touristes et, surtout, les hommes d'affaires avaient continué de désertir la capitale. « En réalité, l'évolution n'est pas contrastée, relative Rodolphe Van Weyenbeek, directeur gé-

ral de la Brussels Hotels Association. Il est vrai que le repli du taux d'occupation se limite désormais à 2,3 % alors qu'il avait chuté jusqu'à 40 %. Mais si la clientèle business est revenue, c'est loin d'être le cas des touristes. Les Asiatiques et les Américains continuent de

bouder l'Europe - pas uniquement Bruxelles - et il faudra encore un peu de temps pour récupérer cette clientèle. Du reste, le taux d'occupation ne dit rien de la rentabilité. Or, la pression sur les prix, en raison notamment des promotions qui sont octroyées, reste très forte,

alors que nos coûts sont élevés. » Du côté des restaurants, le discours est encore plus mitigé. « La hausse du chiffre d'affaires de 5 % liée à l'introduction de la caisse enregistreuse est trompeuse : nous estimons à 30 % la baisse d'activité dans le secteur, commente Eric

Catry, vice-président de la fédération Horeca Bruxelles. C'est évidemment lié aux attentats mais aussi à tant d'autres facteurs, comme la difficulté de circuler à Bruxelles. Le nombre de faillites ne cesse d'augmenter. »

BENOÎT JULY



La facture à Bruxelles fut la plus salée, même si ce fut de manière limitée dans le temps. © ROGER MULLIN.

TÉMOIGNAGES



Retour à la normale pour le Musée de la BD

Plus d'une année. C'est le temps qu'il aura fallu au Centre belge de la bande dessinée pour effacer les conséquences des attentats. « Plus d'une année, car c'est des attentats de Paris en novembre 2015 et le black-out de Bruxelles qui les a suivis que nous avons vu le nombre des visites s'effondrer, commente Jean Auquier, directeur général. Nous nous sentions directement concernés depuis le massacre perpétré à Charlie Hebdo, pour des raisons évidentes de proximité artistique, mais les messages que nous recevions alors étaient plutôt des expressions de solidarité. Tout a brutalement changé dès l'introduction du niveau 4 et ces images de blindés dans la ville qui ont fait le tour du monde : tous les coups de fil que nous recevions ne concernaient que des annulations. Jusqu'à la fin du mois de juin, nous n'avons en réalité accueilli que deux classes d'élèves... en provenance de Molenbeek. »

Traduite en chiffres, cette chute de la fréquentation - plus de 50 % au plus fort des deux crises, à la suite du

black-out de novembre puis des attentats du 22 mars - a généré pour le Centre un manque à gagner de 500.000 euros. « L'amputation de notre budget, de 2,2 millions à 1,7, nous a obligés à annuler ou reporter des expositions, à recourir au chômage économique, à ne pas remplacer un départ naturel, mais au final personne n'a perdu son emploi. Nous avons aussi bénéficié d'un prêt de la Région bruxelloise pour passer le cap. » C'est donc vers la fin 2016 que le retour à la normale est intervenu, la fréquentation lors des fêtes de fin d'année étant comparable à celle de 2014 et la tendance s'étant poursuivie depuis lors.

« Nous restons prudents, relativise notre interlocuteur. Un nouveau drame pourrait advenir. Mais je pense que l'impact en serait moindre. Les attentats de Paris et Bruxelles étaient dans une large mesure imprévisibles, inattendus. Les gens sont désormais plus conscients du monde dans lequel ils vivent et ont la volonté, je pense, de continuer à vivre, même si c'est de manière différente. »

B.J.

Prudence au centre de congrès Square

Comptant parmi sa clientèle des entreprises et autres institutions qui en réservent l'usage très longtemps à l'avance pour y organiser des événements rassemblant des centaines de personnes, le centre de congrès Square n'a été, pour ces raisons, que peu impacté par les attentats. « Les contrats étaient signés et il était très compliqué d'annuler de telles organisations, constate Ariane Deguelle, CEO. L'enjeu pour nous est surtout de remplir notre calendrier pour les prochaines années. L'image de Bruxelles c'est-elle abîmée à long terme ? Je suis incapable de répondre pour l'instant. »

B.J.

Une maison d'hôtes en panne de touristes

C'est fin 2013 que Caroline Kerremans investit dans une maison d'hôtes, baptisée « Living in Brüssel ». Quatre chambres qui, rapidement, affichent un taux moyen d'occupation de 60 %. Puis arrivent le lockdown et le 22 mars : « Une chute de fréquentation énorme, qui nous a obligés à faire appel aux mesures d'aide du gouvernement bruxellois sous la forme d'un prêt de 20.000 euros, raconte Caroline. Cela nous a permis de tenir le coup, mais si les hôtes d'affaires reviennent en masse, les touristes se font toujours attendre le week-end, d'autant que les hôtels continuent d'y casser les prix. »

B.J.

ressenti Ce jour de mars où nous avons perdu notre innocence

Le mardi 22 mars, au moment où les kamikazes se faisaient exploser dans le hall de l'aéroport de Zaventem, je marchais sur le chemin de l'école de ma fille aînée. J'ai appris la nouvelle vers 8 h 30, au moment de rentrer chez moi. Une bonne demi-heure plus tard, un ami m'appelle de l'étranger. « Tout va bien ? Vous n'avez rien ? » Derrière lui, le son de la télévision, branché en direct. Il m'interrompt. « Un autre attentat aurait eu lieu à l'instant, dans un métro. » Je racroche. Écoute les premières nouvelles. Il est 9 h 25. Premier réflexe : aller chercher ma fille à l'école. J'arrive là-bas parmi les premiers. Les consignes de sécurité n'ont pas encore été prises. C'est ma chance. Quelques enfants peuvent sortir au compte-gouttes. Ma fille, un peu surprise, me rejoint.

Second réflexe : rester tous ensemble, en famille à la maison, et ne plus en bouger. C'est de là que je travaille et écris à chaud, comme la plupart de mes collègues et confrères du pays, sur « les événements ».

Le lendemain, comme les jours qui suivent, la vie continue. Chaque matin, je prends le tram 92 et traverse Bruxelles, pour me poser rue Royale. Mais depuis ce matin-là, rien n'est plus pareil. En apparence, rien de spectaculaire. Le parcours du tram est toujours le même. Tout à pourtant changé : dans la tête, c'est le grand capharnaüm. Les passagers, moins nombreux que d'habitude, sont méconnaissables. Ébourrés. Un peu bêtes. La peur s'est installée. Avec elle, la paranoïa. Les regards inquiets. Les mines affolées. Et surtout ce sentiment que, désormais, la mort pourra frapper à tout moment.

Le cauchemar climatique

Nous sommes un an plus tard. La fable panique qui s'est propagée le 22 mars de-

puis Maelbeek et Zaventem s'est peu à peu dissipée. La vie normale a repris le dessus, entend-on ici et là. Sauf que c'est plus compliqué que ça. Disons qu'on s'est peu à peu habitués à une météo climatique : les promenades quotidiennes de militaires armés jusqu'aux dents, les sirènes hurlantes de police, parfois aussi les balles d'hélicoptère dignes d'une mauvaise série américaine, tout ça c'est désormais notre nouveau décor.

La capitale a changé. Et avec elle, ses habitants, qui tentent aujourd'hui de donner le change, en jouant les bons petits soldats. La vérité ? Jadis peuple joyeux et bon enfant, les Bruxellois ne sont pas loin de se parafiancier. Font la soupe à la grimace. Ne se gendolent plus comme avant.

Chaque matin, depuis le 22 mars et encore jusqu'à ces jours-ci, une petite alerte demeure allumée, dans ma tête. Chaque fois, au moment de l'arrêt du tram à la Porte Louise, presque invariablement bondé de monde, il y a désormais cette toute petite angoisse, que je partage avec une armée d'inconnus. Une angoisse, et des regards baladeurs, qui traquent le moindre signal de détresse possible : la ceinture d'explosifs, le sac abandonné, la tête du parfait coupable. Il y a surtout, au-delà de ce particularisme de mon tram, cette allergie nouvelle à tout rassemblement de foule, que ce soit dans les supermarchés, concerts, matches ou feux d'artifice... Je fais partie de ceux-là, qui désormais s'efforcent d'éviter les grands rassemblements. Et qui pleurent une certaine idée, douce et joyeuse, de Bruxelles.

Nous allions autrefois un jeu de comédie, non loin de Bossemans et Coppolone. Nous allions légers et insoucients, aveuglés par l'insolence de notre bonheur. Nous ignorions notre terre. Nous voilà aujourd'hui plongés dans l'ère du soup-



Le temps où Bruxelles brussellait semble à jamais révolu. Ou ne presque plus que dans la langue de la nostalgie, d'une mythologie bon enfant. © RÉBECCA VANDERHOEF

La nostalgie d'une ville bon enfant

Le 22 mars, nous avons perdu notre innocence. C'est un jour sans retour possible. Un aller simple qui nous emmène chaque jour un peu plus loin de notre virginité perdue. Le temps où Bruxelles brussellait semble à jamais révolu. On ne résonne plus que dans la langue de la nostalgie : celle d'une mythologie bon enfant, où Brél qui étoile les Snus, Toots, Quik et Flupke, valait galement dans le tram 33, avec une mitraillette, bouffe des

caricatures, installe ses guêtres et son panache à la Mort subite et y commande une garnison de mousques.

Fin, ce temps-là ! Le goût des mitraillettes passe aujourd'hui moyennement. La mort subite nous fait moins rêver. Toots a tourné le coin. Quik et Flupke se sont endormis dans de vieux bouquins. Quant à Brél, ça fait près de quarante ans qu'il a demandé l'asile en ci-matière des Marquises... Reste l'esprit des Snus. Voilà ce que Kris Debuscher, l'un d'eux, écrivait avant-hier sur sa page Facebook : « J'ai habité 30 ans à Bruxelles. J'y suis brièvement et régulièrement par obligations professionnelles. Aujourd'hui, j'y ai passé

une partie de la journée en repérages pour un projet. Je n'y ai vu que de la tristesse, de la laideur, de la crasse, des commerces fermés, une gestion du trafic absurde, très peu d'habités à un carrefour, un climat à malheur à en pleurer et à fendre l'âme. » Les attentats de Bruxelles n'ont pas révélé que la perte de notre innocence. Ils ont souligné notre incroyable fragilité. L'an dernier, aux lendemains du 22 mars, notre peur, individuelle et collective, s'est traduite par une sorte de traumatisme national, dont témoigne l'émotion des jours que nous vivons : émotion vive chez les uns. Insupportable gueule de bois chez les autres, à bout de nerfs, qui ne veulent plus entendre parler de ce 22 mars de malheur.

Jusqu'à ce jour-là, ou pour être exact jusqu'au relèvement de l'alerte, en novembre 2015, suite aux attentats de Paris, nous avons vécu dans une bulle ouatée. Les migrants rampaient à nos portes ? La Grèce sombrerait dans la pauvreté ? Les bombes humaines éclataient sur Alep, Bagdad ou Boko Haram ? Soyons honnêtes : avant le 22 mars, nous n'en avions pas grand-chose à cirer. Nous n'écouions que d'une oreille distraite. Et puis de toute façon la sono de nos chambres à coucher allait bien trop fort.

Nous n'avons pas fait d'anticorps

Le double attentat de Maelbeek et de Zaventem nous a brutalement sortis de notre torpeur. Nous nous croyions à l'abri de tout ? Préservés par notre situation confortable, notre condition de « bien nés », notre arrogance d'enfants (trop) gâtés par la vie ? Nous sommes d'une fébrilité abyssale. La seule journée du 22 mars nous poursuit aujourd'hui comme un mauvais rêve, dont nous ne parvenons pas à nous libérer.

Qu'en penseraient-ils, nos anciens, parents, grands-parents et arrière-grands-parents, eux qui ont vécu la « drôle de guerre », les bombardements de Bruxelles, les déportations, les fusillades, les deuil à répétition, les années d'occupation, chaque jour entre mai 40 et septembre 44 ? Que penseraient-ils de notre vertigineux dérail ?

En vérité, et comme l'observe le cinéaste Thierry Michel, notre génération n'a pas fait d'anticorps. N'a pas de système immunitaire. Est totalement démunie face aux attaques de bactéries idéologiques.

Le choc du 22 mars est des conséquences parfois contradictoires. Les attentats nous ont dans un premier temps

ouverts à une furtive générosité, sinon à un bref altruisme. Durant les quelques semaines qui ont suivi le double massacre, nous nous sommes provisoirement sentis frères des innocents tués en Tunisie, en Irak, au Mali ou en Syrie.

L'expérience de notre traumatisme nous aurait-elle ouvert le cœur ? Durant un instant, seulement. Une fois passé le

sentiment de compassion, une fois fanée la floraison de fraternité, la majorité d'entre nous décidèrent de céder, tout compte fait, à la tentation du rejet. Accueillir une famille syrienne dans nos confortables chaumières ? Vous n'y pensez pas !

L'événement du 22 mars laisse pas mal de cicatrices. Il n'en a pas moins créé en

chacun de nous un sursaut vitaliste, d'une puissance inouïe. Car, oui, les attentats ont révélé au grand jour notre enlèvement à la vie. Ils ont apporté en cela un peu plus de densité et de profondeur à notre condition, souvent paresseuse, de petite mortelle.

C'est déjà ça. ■

NICOLAS CROUSSE

CLASSIC 21

ECOUTEZ L'ORIGINAL

deep purple infinite

CETTE SEMAINE

DEEP PURPLE

ASSISTEZ À LA PROJECTION EXCLUSIVE DU DOCUMENTAIRE EN COMPAGNIE DE ROGER GLOVER !

Réservations : www.classic21.be

Fréquences : www.classic21.be

rtbf radio

22089410